



Les morts violentes de Darnant, Estonné et Bruyant dans Perceforest : l'Histoire imprévue

Christine Ferlampin-Acher

► To cite this version:

Christine Ferlampin-Acher. Les morts violentes de Darnant, Estonné et Bruyant dans Perceforest : l'Histoire imprévue . Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes = Journal of Medieval and Humanistic Studies, 2011, 22, p. 293-305. hal-01846024

HAL Id: hal-01846024

<https://hal.science/hal-01846024>

Submitted on 26 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les morts violentes de Darnant, Estonné et Bruyant dans *Perceforest* : l'Histoire imprévue

Christine Ferlampin-Acher

Dans le livre I de *Perceforest*¹ un lignage de chevaliers félons, qui violent les femmes, commandé par l'enchanteur Darnant, s'oppose à la civilisation que veut instaurer Alexandre le Grand secondé par ses lieutenants Gadifer et Bétis. Au cours de cette lutte, Bétis tue Darnant, puis libère la forêt et reçoit le nom de Perceforest qui le hisse aux côtés de Perceval par les pouvoirs d'une onomastique que le roman travaille particulièrement. La mort de Darnant (l. I, § 178 et suiv.) est vengée dans le livre IV par l'assassinat par son frère, Bruyant, d'Estonné, chevalier de Perceforest (t. 1, p. 168 sq.), dont la mort à son tour est vengée par son fils Passelion, qui tue Bruyant (l. IV, t. 1, p. 285 sq.).

Cet enchaînement renvoie à la représentation de l'histoire que donne cette chronique fictive où, au rythme de Fortune², se succèdent défaites et victoires, périodes de prospérité et de *mescheance*. Ces vendettas entretiennent la veine épique dans un récit, qui, s'il se pose en préhistoire arthurienne, n'en est pas moins marqué par l'interférence des

¹ Les éditions sont les suivantes : *Perceforest (le roman de)*, début de la première partie, éd. J. H. M. Taylor, Genève, T.L.F., 1979 ; première partie intégrale, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, 2 t., 2007 ; deuxième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T.L.F., vol. I, 1999 et vol. II, 2001 ; troisième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T.L.F., vol. I, 1988 ; vol. II, 1991 ; vol. III, 1993 ; quatrième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T.L.F., 1987. Les livres V et VI sont lus dans les manuscrits BnF fr. 348 (livre V) et Arsenal 3493-3494 (livre VI).

² Voir *Le sang au Moyen Âge, Les cahiers du CRISIMA*, t. 4, 1990, B. Bildhauer, *Medieval Blood*, Cardiff, University of Wales, 2004, P. McCracken, *The Curse of Eve : the Wound of the Hero. Blood, Gender and medieval Literature*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2003.

² On notera que Fortune n'intervient pas dans *Perceforest* en tant que personnage, même si la scène où la Reine Fée et Dardanon sont installés sur une grande roue pour lire l'avenir dans les planètes peut indirectement renvoyer à l'iconographie de Fortune (voir C. Ferlampin-Acher, *Fées, bestes et luitons*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2002, p. 70-71).

matières qui caractérise la fin du Moyen Âge³. Cependant outre les barons révoltés et la vendetta, outre Fortune et la Providence (attendues au XV^e siècle⁴), qui rendent ce cycle de meurtres inévitable et sans surprise, le texte met en œuvre une écriture de l'imprévu, fondée sur un art consommé de la variation au sein d'une *conjointure* particulièrement habile, et sur un rapport original entre *merveille* et Histoire.

Trois morts violentes : conjointure et Fortune

La mort de Darnant: de l'aventure à la Providence

La mort de Darnant (l. I, § 178 et suiv.) commence comme une aventure chevaleresque, à partir de **topoi**: un songe qui engage le roi à partir sans préciser l'issue, une forêt merveilleuse, un cor qu'il faut sonner, une fontaine dont il est interdit de boire. La reprise de motifs laisse présager que le roi ne peut que vaincre, mais rien n'indique qu'il y aura mort, un combat pouvant se terminer par la *merci*. Ce n'est qu'à la fin qu'on apprend que Darnant a été informé de sa mort par un sort : il vivrait jusqu'au règne d'un roi nommé Perceforest. Bétis ne recevant ce nom qu'après sa victoire, le songe reste incompris des personnages. Véridique, il transforme cependant, après coup, l'aventure (ouverte) en destin, en particulier pour le lecteur que la voix conteuse informe explicitement par une incise, même si le changement de nom de Bétis n'a pas encore été anticipé : « il (Darnant) ne cuida par mourir par luy –mais sy fist » (p. 146). Le nom de Perceforest, jusqu'à la mort de Darnant, était déjà connu comme celui du futur roi, à la suite d'une prophétie du temps de Pir (p. 146), ce que confirme **Gloriande**: « c'est le roy Percheforest qui de Darnant a esté des long temps prophetisié » (l. I, p. 149). Ce n'est alors plus seulement le lecteur privilégié qui est informé mais toute une population ; l'information ne vient pas après coup, mais était

³ Voir C. Ferlampin-Acher, *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, Genève, Droz, 2010.

⁴ Sur Fortune, entre autres à la fin du Moyen Âge, voir C. Attwood, *Fortune la Contrefaite. L'envers de l'écriture médiévale*, Paris, Champion, 2007 ; *La Fortune. Thèmes, représentations, discours*, textes réunis par Y. Foehr-Janssens et E. Métry, Genève, Droz, 2003, dont J.-C. Muhlethaler, « Quand Fortune, ce sont les hommes. Aspects de la démythification de la déesse, d'Adam de la Halle à Alain Chartier » p. 177-206. Voir aussi J.-C. Muhlethaler, « Discours du narrateur, discours de Fortune : les enjeux d'un changement d'un point de vue », *Fauvel Studies : Allegory, Chronicle, Music and Image in Paris, Bibliothèque Nationale de France, ms fr. 146*, éd. M. Bent et A. Wathey, Oxford, Clarendon Press, 1998, p. 337-351, ainsi que l'ouvrage pionnier de H. R. Patch, *The Goddess Fortuna in Meidieval Literature*, Cambridge Mass., Harvard University Press, 1927.

disponible depuis longtemps ; l'événement devient providentiel (*prophetisé*). L'imprévu (le changement de nom de Bétis) n'apparaît comme tel que parce qu'il s'appuie sur une prévision incomplète et paradoxalement rétroactive. La victoire de Bétis, qui aurait pu n'être qu'une aventure, apparaît d'autant plus imprévue qu'il existait une prévision, qui, mal comprise, la rendait improbable. L'imprévu est alors d'autant plus imprévu qu'il prend appui sur ce qui est prévu : c'est par la multiplication *a posteriori* d'indices de destin que l'imprévu prend corps.

La mort d'Estonné: la dramatisation héroïque

Le lecteur pour témoin

L'assassinat d'Estonné est fortement dramatisé (p. 166 sq.), et si la mort est racontée en deux phrases, elle est différée par les incertitudes des personnages autour de la *Fontaine Boulant* pleine de poissons monstrueux, et dont la sinistre réputation est rapportée par Le Tor. Entre la croyance de celui-ci, qui préfère quitter les lieux, l'incrédulité d'Estonné (problématique, nous le verrons), et les affirmations de la voix conteuse (avec ses proverbes et ses prolepses : « Sy eust mieulx valu que Estonné eust creu le conseil du Tors son cousin » p. 167), la mort d'Estonné ne cesse d'être annoncée, tandis qu'un effet de diffraction la rend à la fois plus évidente et plus lointaine. Estonné confirme que la fontaine est dangereuse : son père y perdit son cousin (p. 168) et depuis beaucoup y sont morts (p. 169). Le destin d'Estonné est conforté et en même temps partiellement masqué par ces indices, qui suscitent des lectures plurielles, la fontaine étant diabolique, mais peut-être aussi simplement empoisonnée⁵, Estonné invoquant *Fortune contraire*, la voix conteuse *Dieu*, *malaventures* et le diable *quy jamais ne dort* (p. 167-170). Trois lectures: Dieu (et le Diable), l'aventure, Fortune : les diverses instances suggèrent qu'il n'y a pas à choisir et que les

⁵ L'empoisonnement est un motif récurrent dans les représentations de morts violentes et dans l'histoire contemporaine du XV^e siècle (avec par exemple les accusations contre Louis d'Orléans relayées, entre autres, par Jean Petit, au moment du meurtre de 1407 ou bien encore autour de la mort de Louis XI en 1461, qui aura lieu peu après la fin de la rédaction de *Perceforest* par David Aubert en 1460) : le milieu bourguignon, auquel appartient l'auteur du *Perceforest* conservé, est particulièrement sensible à ce motif. Par ailleurs, *Perceforest* étant une suite de la geste d'Alexandre, et le Conquérant étant réputé mort par empoisonnement, il est logique de retrouver ici un tel soupçon. Sur l'empoisonnement entre histoire et littérature, voir les travaux de F. Collard, et en particulier au sujet d'un partisan bourguignon : « Pierre Cochon, un normand « bourguignon » de la première moitié du XVe siècle », *Texte et Contexte. Littérature et Histoire de l'Europe médiévale*, éd. M.-F. Alamichel et R. Braid, Paris, Michel Houdiard, 2011, p. 400-402.

puissances ont collaboré, ou plutôt que, si l'on se place dans la perspective historique de ce texte, elles sont la même chose, vue par des païens ou des chrétiens, des lecteurs de romans arthuriens ou de récits antiques.

Finalement Estonné est tué, sans témoin, car Le Tor, son compagnon, est parti, attiré par des cervidés, qui lui promettaient l'aventure, comme les biches **merveilleuses**: « ce fut dommage, car oncques puis ne le (Estonné) vey en vie » (p. 170). Distract du destin par l'aventure (qui, comme dans le cas de la mort de Darnant, en est la manifestation superficielle et très approximative), Le Tor laisse le lecteur seul (du moins en apparence) en présence du meurtrier dont on ignore encore le nom.

Les songes et l'identité du meurtrier

Si la mort de Darnant devient prévisible seulement *a posteriori*, celle d'Estonné est annoncée très en amont (l. I, § 190)⁶. Le modèle épique garantit que vengeance sera prise, même si l'on ignore qui mourra, qui tuera. Régulièrement **rappelé** par la tombe de Darnant, le pilier et la statue équestre qui célèbrent la victoire de Perceforest, la mort du chef de lignage est retardée et rendue plus inévitable par d'autres morts, comme celle du neveu de Darnant, tué par un compagnon d'Estonné (l. I, p. 303). C'est seulement dans le livre IV que Bruyant, frère de Darnant, prend en charge la vengeance. L'issue tragique est annoncée précocement par une voix conteuse qui cependant ne délivre pas un message clair du fait de l'ambiguïté syntaxique du pronom souligné : « il (Bruyant) jura que se jamais il venoit au desseure des chevaliers du Francq Palais, qu'il ne les garderoit heure ne demye sans mort recevoir, dont *il* ne failly point, comme vous orrez cy après » (l. IV, p. 129).

Cette ambiguïté n'est pas une **faiblesse**: elle est sciemment cultivée car deux morts, celle d'Estonné et celle de Bruyant, vont être imbriquées. Juste après cette mention, Bruyant a « une vision » qui l'effraie et qu'il va faire interpréter au temple de Vénus. *A priori*, comme on le voit tuer dans ce rêve des serpents, le sort semble lui être favorable, mais la peur qui le saisit puis **l'« exposition »** de Vénus (« Tu morras » p. 130) annoncent sa mort dans deux ans. Demandant à Mars une confirmation, Bruyant apprend que son meurtrier n'est pas encore né (p. 131) : il en conclut qu'il ne craint rien. Si le sort est fixé, l'identité du meurtrier reste incertaine, pour les personnages (comme dans le cas de Darnant), mais aussi pour le lecteur (ce qui n'était pas vraiment le cas au début de l'épisode de Darnant). Deux prophéties sont imbriquées, annonçant la vengeance de Bruyant, tueur de serpents, et sa mort, prédite par les divinités.

⁶ Voir C. Ferlampin-Acher, *Perceforest et Zéphir*, p. 332.

Un deuxième songe confirme la vengeance de Bruyant et révèle au lecteur l'identité de la victime : Priande, la mère de Passelion, voit l'assassinat par Bruyant de son mari Estonné (l. IV, p. 157). Il s'agit d'un véritable assassinat « en traïson » (alors que la mort de Darnant tenait du combat chevaleresque). Un troisième songe est raconté juste après. Estonné, la future victime, a eu « ung fol songe » (p. 163), qu'il raconte au Tor, sans que l'auteur le décrive : « et pour ce qu'il servira mieulx le raconter, ailleurs, je m'en tairay pour le present » (p. 164). Entre le personnage qui sait mais refuse de croire, et le lecteur, que l'on prive de l'information différée, le jeu sur les points de vue évite une plate répétition du songe prémonitoire. Ce n'est qu'après l'assassinat que ce rêve est décrit, selon le même procédé de songe prémonitoire retardé et rétrospectif qu'à l'occasion de la mort de Darnant. Tous les songes et prophéties (de Bruyant, Priande, Estonné) se mettent à converger, échangés entre divers personnages et diffusés. Après que le meurtre a été rapidement évoqué, brutal, l'assassin, dont le nom n'a pas été donné, fuit. Un ménestrel, avec sa harpe, a assisté à la scène et prononce un planctus vibrant, en appelant à Dieu. Le Tor, éloigné de son compagnon, a eu un pressentiment (ses cheveux se dressent sur sa tête p. 172), est revenu sur ses pas, a découvert le cadavre et prononcé à son tour des regrets, révélant enfin au lecteur le nom meurtrier (p. 173) que lui avait donné Estonné quand il lui avait raconté son rêve. Outre le jeu sur le différé, cette scène de révélation du nom joue sur un décalage des destinataires : le lecteur, même s'il a été mis sur la voie par le songe de Bruyant, ne sait pas explicitement qui est l'assassin, il est le bénéficiaire de ce planctus, que Le Tor, dans le récit, n'adresse qu'à lui-même mais qui est aussi entendu, sans qu'il en soit conscient, par le ménestrel, avatar du poète, témoin inattendu qui assurera la transmission à la postérité⁷, faisant entrer le meurtre dans l'histoire (et peut-être dans l'Histoire, comme nous le verrons plus loin). Le Tor et le ménestrel rencontrent alors des chevaliers, à qui ils racontent la mort du preux et de qui ils apprennent en retour le songe de Priande (p. 195) : le croisement des informations a eu lieu, l'épisode est clos.

*La vengeance de **Passelion**: burlesque et héroï-comique*

La mort d'Estonné est annoncée en même temps que sa vengeance dans le songe de Priande en train d'accoucher (l. IV, p. 157). Mourante, elle explique sentir l'enfant, qui crie dans son ventre et brûle du désir de venger son père, et elle demande à Liriopé, qui est à ses côtés, de rappeler à l'enfant à la naissance son devoir de vengeance. Sa naissance (du

⁷ Voir M. Szkilnik, « Le clerc et le ménestrel. Prose historique et discours versifié dans le *Perceforest* », *Cahiers de recherches médiévales*, t. 5, 1998, p. 87-105.

flanc droit de sa mère), son enfance précoce et merveilleuse⁸, la présence du *luiton* Zéphir, protecteur d'Estonné et sorte d'ange gardien lignager⁹, celle de la fée Morgane, qui fournit l'armement et réclame l'adoubement, font d'emblée un héros de Passelion dont le destin est fixé par des puissances supérieures : il tuera Bruyant. Contrairement aux morts de Darnant et Estonné, le lecteur connaît dès le début à la fois les identités du meurtrier et de la victime, confirmées par les mimiques du bébé (p. 199), par la *vision* de Bruyant, les prophéties de Vénus et Mars et le songe de Priande. Entre le moment où Zéphir apporte Passelion au siège de la Garande où il tue Bruyant et la mort, cinquante pages (p. 235sq.) mentionnent Fortune et Dieu (ainsi que le *Dieu Souverain* qui en est la prémonition en ces temps préchrétiens), leur collaboration rendant la fin inéluctable. La technique du différé (qui faisait que le nom de l'assassin d'Estonné, connu de lui en amont, n'était révélé qu'après le meurtre et que l'on n'apprenait qu'après sa mort qu'il connaissait l'identité de son meurtrier), est reprise dans le cas de Bruyant : on apprend tardivement (p. 266) que Mars (dont l'oracle, deux fois consulté, est mentionné p. 131 et p. 205 sans qu'il soit question du nom de l'assassin) avait révélé à Bruyant l'identité de Passelion. L'auteur cependant a varié le procédé en l'adaptant d'un héros à un personnage négatif : la révélation de ce que savait le personnage est différée, après la mort dans le cas d'Estonné, au début du siège qui le verra mourir dans le cas de Bruyant. Par ailleurs de même que Le Tor, entraîné dans une chasse que refuse de suivre Estonné, incarne l'échappatoire, vaine, que peut représenter l'aventure, huit chevaliers pensent qu'ils auront à prendre en charge la mort de Bruyant, et il faudra une intervention de Zéphir leur expliquant qu'il n'en sera pas ainsi (p. 231). L'auteur met en œuvre l'échec du détournement du destin, mais en renouvelant sa technique. Les chevaliers sont informés dans une scène de quiproquo, où il est question de coups et de déguisements (p. 235) : si Le Tor devait souffrir d'avoir été dérouté loin du meurtre, au contraire la mise à l'écart des huit compagnons, loin d'être pathétique, annonce le comique qui caractérise la vengeance de Passelion.

La mort de Bruyant, infligée par un enfant de deux ans doué de capacités extraordinaires, a en effet des caractéristiques nouvelles par rapport à celles de Darnant et d'Estonné. D'une part, elle est placée sous le signe de la féerie et de l'astrologie, qui la déterminent encore plus fortement, et d'autre part elle est comique. Autant la féerie,

⁸ Voir mon article « Les enfants terribles de *Perceforest* », *Enfances arthuriennes. Actes du colloque de Rennes*, dir. D. Hüe et C. Ferlampin-Acher, Orléans, Paradigme, 2006, p. 237-254.

⁹ Sur Zéphir, ange gardien personnel et national, voir mon *Perceforest et Zéphir*, *op. cit.*, p. 246 sq..

pourtant généreusement représentée dans *Perceforest*¹⁰, ne joue aucun rôle dans les morts de Darnant et Estonné, autant Morgane intervient efficacement auprès de Passelion, en lui faisant apporter par une demoiselle un coffre, contenant une lettre où elle donne des instructions pour son adoubement, et un équipement merveilleux, une armure pour enfant de deux ans : comme le suggère le récit de Troÿlus, tout cela vient de *faerie* (p. 276), où Morgane, promue fée nourricière, a élevé le jeune Passelion. Selon un modèle fréquent dans ce texte où Zéphir est associé à Vénus, le *luiton* collabore avec Morgane pour préparer la vengeance de Passelion : il paraît au berceau de l'enfant, prononce une prophétie (à nouveau rapportée en retard p. 268), transporte l'enfant au château de Bruyant... Au service du *Dieu Souverain* (p. 270), les créatures féeriques sont les auxiliaires de la Providence, dont Passelion, prononçant un discours très élaboré, sera la main armée : « il a pleu a la vertu celestielle pour monsther la force et la puissance de celui qui tout creu [...] » (p. 268). Ces créatures féeriques sont par ailleurs **crédités** d'un savoir astrologique, qui rationalise leur connaissance du futur et les intègre au monde de Dieu : « bien sçavoient que pour neant ilz¹¹ n'avoient point l'eure determinee, et aussi que une heure est de plus haute recommandation que les autres selon la constellation des planettes et des estoilles » (p. 276) ; la lettre de Morgane conseille que Passelion soit fait chevalier le lendemain, à midi, et s'appuie sur des considérations astrologiques (p. 271)¹².

Cependant, autant par rapport à Darnant et Estonné le renfort de la féerie et de l'astrologie tend à contraindre le récit plus brutalement, sans laisser de part à l'incertitude, autant le traitement comique du sujet évite la banalisation et permet de ranimer la surprise du lecteur (et des témoins) : le personnage du vengeur est renouvelé avec humour par cet enfant de deux ans (dont se souviendra Rabelais), qui se comporte en adulte malgré son âge et va néanmoins téter trois nourrices après son adoubement, qui sans parler parvient à exprimer par ses mimiques puériles des opinions et sentiments fort virils, avant de maîtriser à deux ans la rhétorique comme un maître, et qui, susceptible comme un enfant ou un héros, ne peut résister malgré sa vaillance à l'insulte, quand Bruyant, méprisant sa petite taille, lui conseille d'aller « allaitier » (p. 300). Sans qu'il soit possible de mener ici une étude

¹⁰ Voir par exemple C. Ferlampin-Acher, *Fées, bestes et luitons*, op. cit., p. 136-170.

¹¹ Ilz : Zéphir et Morgane.

¹² Elle rappelle les conditions de sa naissance, sous le signe de Mars.

exhaustive¹³, le comique tient dans le récit de cette vengeance du jeu sur les points de vue, de l'héroï-comique (un bébé joue un rôle de héros) et du burlesque (le noble motif de la vengeance est dégradé dans un univers de nourrices), sans oublier les jeux de mots, lorsqu'une blessure à l'orteil est rapprochée d'un proverbe mentionnant l'ortie (p. 279). Irrémédiablement prévue, cette vengeance surprend par son absence de dramatisation, de pathétique, par la fraîcheur de l'énergie joyeuse qu'elle dégage, le retournement de l'Histoire se mouvant dans un épisode carnavalesque : avec Passelion c'est la Jeunesse qui abat du haut de sa tour la Vieillesse et qui restaure le rythme des naissances et des engendrement (Dieu sait que l'enfant sera prolifique !). De même que le rite est attendu et que son renouvellement, cependant, toujours introduit une rupture, de même le meurtre de Bruyant, quoiqu'attendu, presque routinier après les morts de Darnant et Estonné, ravit par la fraîcheur du récit et l'énergie qui s'en dégage, renouvelant vigoureusement un motif qui frôlait l'épuisement.

Cependant la tension entre prévisible et imprévisible, pour un lecteur de la seconde moitié du XV^e siècle à la cour de Bourgogne¹⁴, vient aussi des rapports entre la *merveille*, qui, comme cela paraît dans l'étymologie de ce terme, doit étonner alors même qu'elle passe dans les romans arthuriens tardifs par un jeu de réécritures, et l'Histoire, qui constitue une grille de lecture de ce roman, que l'on peut, selon moi, tirer du côté du récit à clef¹⁵, et qui invite à lire ces trois meurtres par rapport à l'un des événements qui a le plus marqué les consciences bourguignonnes du XV^e siècle, l'assassinat de Jean sans Peur à Montereau en 1419, en réponse au meurtre par les Bourguignons du duc d'Orléans à Paris en 1407. L'Histoire, dont le roman est le miroir, rendait inévitable l'enchaînement des morts de Darnant et Estonné.

¹³ Voir la thèse d'Anne Delamaire, soutenue à Rennes 2 en décembre 2010 « *Dictes hardiement, bons motz n'espargnent personne* ». *Approche typologique, esthétique et historique du comique dans Perceforest*.

¹⁴ L'hypothèse d'un *Perceforest* remanié à cette époque en milieu bourguignon a été proposée par G. Roussineau. Je pense que plus encore qu'un remaniement, il s'agit d'une œuvre profondément originale, intrinsèquement liée à ce milieu.

¹⁵ Voir C. Ferlampin-Acher, *Perceforest et Zéphir*, *op. cit.* L'enromancement de la vie à la fin du Moyen Âge et des œuvres cryptées comme le *Pastoralet* appuient une telle lecture.

La merveille et l'Histoire

Merveilles renouvelées

Le merveilleux, très présent dans *Perceforest*, l'est particulièrement dans les récits de ces trois morts violentes. Cela tient aux personnages : Darnant, dans le premier cas, est un enchanteur, et il n'hésite pas, lors de son ultime combat, à user d'enchantelements (l. I, §181ss). Passelion est aidé par la fée Morgane et le *luiton* Zéphir. Cela tient aussi aux lieux et au décor, qu'il s'agisse de la forêt de Darnant dans le livre I, ou de la fontaine *bouillant* hantée de monstrueux poissons lors de la mort d'Estonné. Tous ces éléments jouent sur une intertextualité familière, souvent épique (comme l'enchanteur ou le *luiton* serviable), ce qui est logique car l'on est engagé dans une vendetta lignagère, mais aussi romanesque (la Fontaine *Bouillant* annonce l'Étang d'Alain le Gros¹⁶). La *merveille* est aussi commémorative, comme le pilier qui marque le lieu où se déroula la lutte contre Darnant et la tombe de celui-ci, qui, grâce aux enchantements de Gloriande, brûlera sans cesse jusqu'à ce que vienne, dans le dernier livre, le chevalier Galafur, qui mettra fin à tous les sortilèges, au temps de l'avènement du christianisme. La *merveille* contribue à l'Histoire et à sa logique de répétition mémorielle. Elle peut aussi prendre la forme des multiples *visions* et prophéties, voire de l'astrologie : elle rejoint alors des pratiques communes en cette fin de Moyen Âge, fêrue de divination. Paradoxalement, ces *merveilles* entretiennent chez le lecteur du XV^e siècle une familiarité, que le lecteur moderne, moins au fait de la tradition littéraire, moins habitué à la divination, a en grande partie perdue. De fait l'inattendu vient, non des *merveilles*, mais de la *conjointure* (comme nous l'avons vu dans la première partie), de la diversité des tons et des intertextes associés (de la vendetta épique de Darnant l'enchanteur, aux joyeuses enfances carnavalesques de Passelion, en passant par la relecture dramatique de la fontaine appelée à être promue étang du Graal), mais aussi de deux traits plus originaux, la représentation historique d'une part (il semble y avoir une histoire des *merveilles*) et d'autre part l'importance des personnages incroyables.

Perceforest se présente en effet comme une chronique¹⁷ racontant à la fois une

¹⁶ La Fontaine Bouillant devient la Fontaine Venimeuse (l. IV, t. 2, p. 885 sq.) : elle est exorcisée par Passelion et deviendra l'*Estang Helain le Gros* de l'*Estoire del saint Graal* : voir mon livre *Fées, bestes et luitons*, op. cit., p. 101sq..

¹⁷ Voir C. Ferlampin-Acher, « *Perceforest* et le roman : « Or oyez fable, non fable mais hystoire vraye selon la cronique », *Etudes Françaises*, t. 41, 2006, « De l'usage des vieux romans », études réunies par F. Gingras et U. Dionne, p. 39-61.

translatio imperii et une *translatio fidei*, avec parfois des intuitions qui nous surprennent par leur modernité (par exemple pour ce qui est l'approche du « folklore », des croyances, des syncrétismes). Les dieux du panthéon classique se mêlent aux *genii loci* des croyances profanes, décriées mais partagées par beaucoup, comme par exemple les fées et les *luitons*, et tous contribuent à l'émergence d'un monothéisme primitif, le culte du Dieu Souverain, qui aboutit dans le dernier livre au christianisme. Ce mouvement historique se double de la conversion des personnages, certaines créatures du folklore se trouvant « christianisées », non sans subtilité, comme Zéphir qui, de *luiton* métamorphique et facétieux et ange déchu, devient ange gardien et chapelain à forme fixe (humaine). Cette *translatio* explique l'évolution des *merveilles* d'un meurtre à l'autre. Dans le premier, Darnant est un enchanteur qui multiplie les apparitions trompeuses, mais Bruyant, une génération plus tard, n'aura à opposer à Passelion que des déguisements sans magie pour tromper ses **ennemis**: on est passé d'un motif épique à l'autre, de l'enchanteur magicien au déguisement qui dupe l'adversaire lors d'un siège, et les forces du Bien tendent à prendre le dessus et la magie noire à s'effacer devant la magie blanche de Morgane et Zéphir, en cours de conversion. Entre-temps, lors du meurtre d'Estonné, Bruyant n'utilise pas de sortilège, mais humaine victime du Mal, n'ayant en propre aucun pouvoir, il est le jouet de l'*adversaire* : le « deable [...] se mist a l'ouvrage en aguillonant un sien menistre » (p. 170). C'est la même évolution qui se dessine lorsque la troisième mort introduit l'astrologie, absente des deux premiers épisodes, plutôt centrés sur les songes et les visions. Ces manifestations sont perçues au XVe siècle comme des pratiques existant de longue date, tandis que l'astrologie, même si elle est fort ancienne, connaît une vogue et un crédit nouveaux. La *merveille* est donc ici un phénomène historique, soumis à un progrès qui reçoit une lecture providentielle. Une évolution comparable se dessine autour de la *merveille* comme phénomène de croyance suscitant l'incrédulité, que met en scène particulièrement habilement le récit.

Certes *Perceforest* n'est pas le premier texte à jouer sur ce trait pour étoffer la *merveille*¹⁸. Cependant ces trois épisodes ont l'originalité d'orchestrer une succession de cas. Dans le premier récit, l'incrédulité est partagée par Darnant et Bétis, qui ne peut admettre s'appeler Perceforest (l. I, p. 145sq.), ce qui fait des deux personnages, à égalité, les jouets d'un destin surprenant. Dans le deuxième épisode de même Bruyant s'efforce de « faire mensongière la deesse Venus de ce qu'elle lui avoit declairié » et, selon un scénario merlinien, se déguise pour mettre l'oracle de Mars à l'épreuve (l. IV, p. 203). Estonné est lui

¹⁸ Voir C. Ferlampin-Acher, « Celui qui croyait aux fées et celui qui n'y croyait pas: le merveilleux romanesque médiéval, le croire et le *cuidier* », *Le vrai et le faux au Moyen Age, Bien dire et bien apprendre*, textes réunis par Elisabeth Gaucher, Lille, 2005, p. 23-38.

aussi incrédule : s'il ne doute pas des dieux, il refuse de tenir compte de la mauvaise réputation de la fontaine (p. 167). Il était nécessaire, pour contrer l'épuisement narratif qu'impliquait la surenchère des prédictions, de pousser les personnages à la résistance ; il fallait aussi hiérarchiser celle-ci, afin qu'il y ait un bon et un méchant : c'est pourquoi Bruyant doute des dieux et Estonné des hommes.

Cependant l'auteur se trouve confronté au problème de la liberté héroïque dans un monde providentiel et dans un récit qui doit distraire et donc jouer avec l'inattendu : « Sy eust mieulx valu que Estonné eust creu le conseil du Tors son cousin, combien que quant Dieu a ordonné une chose, il faut qu'elle sortisse a effect » (p. 167). L'irréel, à défaut de perspective théologique, permet d'escamoter la question, provisoirement. Juste avant l'assassinat en effet, à nouveau en jouant avec l'irréel, l'auteur entretient un doute sur l'intériorité du personnage, qu'il présente comme lui échappant : il suggère que l'incrédulité du chevalier n'est que soumission au destin et non présomption aveugle, non sans ambiguïté à cause du pronom *il*, masculin surprenant s'il renvoie à Fortune (ce que suggère le contexte), et plus attendu s'il désigne le héros (en décalage par rapport au contexte) : « il commença a merancolier en pesantes fantasies, telles qu'il sembloit qu'il voulsist dire : « Fortune contraire, je te atens et ne me partiray d'icy, s'avras sus moy ta volenté acomplye. » Se le preu Estonné ne le disoit ou pensoit, sy en moustroit il le semblant si evidamment qu'il sambloit qu'il fust cause de sa mesadventure » (p. 170). L'incrédulité d'Estonné n'est peut-être pas celle d'un bravache, mais celle d'un homme qui assume son destin, et elle contribue à dramatiser la scène.

Dans le troisième récit, au lieu de mettre à nouveau en scène un couple d'adversaires incrédules, l'auteur oppose un Passelion, trop jeune et impétueux pour douter, et un Bruyant, dont le scepticisme prend la forme d'une mégalomanie tyrannique, niant l'évidence, faite de provocations et de gesticulations, qui nous paraît finalement d'un grand réalisme, alors même que l'épisode met en scène, sur le mode comique, les exploits invraisemblables d'un enfant de deux ans. Bruyant défie les dieux (« il les feroit tous mensongniers » p. 282) et ne cesse de fanfaronner. L'auteur explique ce comportement par les planètes (« le pervers Bruyant, a qui la constellation du tamps arguoit l'entendement » p. 286), ce qui, dans l'optique d'un homme du XVe siècle, revient à lui conférer une vérité psychologique. Quand il le tue, Passelion accuse Bruyant non seulement d'avoir tué son père, mais aussi d'avoir « blasmé¹⁹ noz hauz dieux » (p. 299). L'incrédulité du félon, défiant

¹⁹ Même si ni le glossaire de G. Roussineau ni le *Dictionnaire de Moyen Français* ne mentionnent cette valeur, je me demande s'il ne faut pas entendre dans *blasmer* sa valeur étymologique, *blasmer* étant un doublet de *blasphemer*.

les divinités, alors même que le lignage de Darnant auquel il appartient incarne en cette fin de Moyen Âge l'hérésie²⁰, est non seulement une facilité qui permet à l'action du durer, mais surtout une mise en roman de la persévérance dans l'erreur de l'hérétique. Un contraste est finalement établi entre des comportements qui pourraient être rapprochés sous le signe du *mescroire*, mais qui sont finalement différents, opposant Estonné, héroïque, et Bruyant, hérétique.

Si la *merveille*, trop attendue, pouvait épuiser le texte, le merveilleux, qui en est la mise en scène et en écriture, permet donc des développements imprévisibles pour le lecteur. Il en va de même du rapport à l'Histoire, les deux forces (grossièrement définies : le rapport à l'imaginaire, le rapport au réel), quoiqu'en tension, collaborant finalement.

L'Histoire et l'histoire

Comme j'ai tenté de le montrer dans mon travail *Perceforest et Zéphir*, ce récit n'est pas qu'un avatar tardif d'une matière arthurienne sans cesse réécrite : il est au contraire marqué par l'Histoire, celle des « Pays-Bas bourguignons » de Philippe le Bon, dont selon la logique narrative analogique à l'œuvre dans le roman, l'histoire est préfigurée par la fable. Cette époque entretient le souvenir douloureux du meurtre de Jean sans Peur par des hommes du Dauphin en 1419, qui vengeait l'assassinat en 1407 du duc d'Orléans à Paris par des gens du duc de Bourgogne²¹. La mort de Darnant, tué par Perceforest et l'assassinat d'Estonné par Bruyant s'enchaînent, comme les crimes de Paris et **Montereau** : le rappel « comme dit est par le record des cronicques » (l. IV, p. 287), qui surprend dans le merveilleux récit de la naissance de Passelion, aurait pour fonction d'exciter le lecteur à plonger dans l'Histoire et le rapprochement du meurtre d'Estonné avec celui de Jean sans Peur dans le livre IV inciterait à relire la mort de Darnant en relation avec celle du duc d'Orléans. De fait, le lecteur trouve des points communs entre Darnant l'enchanteur lubrique et le duc tel que le décrit la rumeur bourguignonne (et en particulier le cordelier

²⁰ Voir C. Ferlampin-Acher, *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 354 sq..

²¹ Comme le signale C. Blondeau, après le meurtre de Jean sans Peur sur le pont de Montereau, la vengeance du père est un leitmotiv de la littérature bourguignonne (*Un conquérant pour quatre ducs*, Paris, **CTHS**, p. 247). Sur cet événement et ses suites, voir F. Autrand, *Charles VI*, Paris, Fayard, 1986, P. Bonenfant, *Du meurtre de Montereau au Traité de Troyes*, Coll. Mémoires de la Classe des Lettres et Sciences Morales et politiques, t. LII, fasc. 4, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 1958 et B. Guenée, *Un meurtre, une société : l'assassinat du duc d'Orléans, 23 novembre 1407*, Paris, Gallimard, 1992.

Jean Petit dans sa **Justification** : il pratiquait les maléfices, il séduisait les femmes, il pillait le royaume²². Il était aussi de notoriété publique que le duc d'Orléans puis Jean sans Peur avaient eu le poing coupé lors des meurtres successifs²³ ; de même le valeureux Claudius coupe le poing droit de Dagon, fils de Fromont, du lignage de Darnant (l. I, p. 307). L'insistance sur ce détail (repris dans la description du cadavre p. 319), dans l'évocation d'un crime satellite préfigurant la mort de Bruyant, contribue à aimer diverses morts autour de la vendetta, obsessionnelle, et de la mort de Jean sans Peur²⁴.

L'auteur de *Perceforest* a ainsi l'occasion d'entretenir la mémoire bourguignonne et de proposer une justification au meurtre de Paris, qui est dédramatisé : ce n'est plus un meurtre, mais une aventure où le héros anglo(bourguignon) Perceforest s'est bien comporté, ce qui n'est pas le cas de son adversaire magicien. La mort de Darnant, comme celle de Bruyant, comme celle du Duc d'Orléans vue par Jean Petit et les Bourguignons, est un tyrannicide. La figure du *tyran* est d'actualité en cette fin du Moyen Âge²⁵, et c'est par ce terme que sont désignés Darnant (l. III, t. 3, p. 130 et 222) et Bruyant (l. IV, p. 300).

Finalement ce qui impose au lecteur un rapprochement entre ces morts et l'Histoire bourguignonne est que le récit de la vengeance de Passelion se termine par la délivrance de Caradoc, que Bruyant retenait prisonnier (l. IV, p. 303) : or Caradoc est le seigneur de Falmar, dans la Selve Carbonnière²⁶. La mort du tyran libère un seigneur du Hainaut, et à peine tiré de sa geôle, Caradoc parle de la conquête de la Selve Carbonnière (qui est l'épisode qui fonde le dépaysement de la geste arthurienne vers des terres bourguignonnes). La mort de Bruyant se déroulant entre l'emprisonnement par le félon d'un grand seigneur hennuyer (l. IV, p. 141) et sa délivrance par Passelion (p. 303), l'enjeu bourguignon, quoique implicite, se trouve confirmé.

²² Voir A. Coville, *Jean Petit. La question du tyrannicide au commencement du XVe siècle*, 1932, rééd. Genève, Slatkine, 1974.

²³ Voir B. Guenée, *op. cit.*, p. 8 et p. 281.

²⁴ Ce détail du poing coupé, emblématique pour les lecteurs du XVe siècle, permet peut-être de comprendre pourquoi Bruyant rêve de *serpens auxquels il couppoit un membre* (l. IV, p. 129), les monstres en question étant certainement plutôt des dragons que des ophidiens.

²⁵ Voir J. Krynen, *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du Moyen Âge*, Paris, A. et J. Picard, 1981 et B. Guenée, *op. cit.*, p. 193 et 256.

²⁶ Ce sont là des toponymes qui correspondent à la cité de Famars et au Hainaut (voir C. Ferlampin-Acher, *Perceforest et Zéphir, op. cit.*, p. 168 sq.) et contribuent à établir un jeu de miroir entre la fable préarthurienne et le monde bourguignon.

Cependant deux éléments surprennent : dans la réalité il y a eu deux meurtres et non **trois**; l'arme qu'utilise Passelion le valeureux, l'arbalète, souvent dévalorisée, étonne²⁷. Si dans la fable le meurtre d'Estonné est vengé par son fils Passelion dans les deux ans, Philippe le Bon n'a pas toujours pas vengé son père à l'époque de la version de David Aubert, quarante ans après le crime, et il ne vengera jamais la mort de son père²⁸. Cette différence n'invalide pas le rapprochement : d'une part, le passé de la fable annonce le futur bourguignon, mais de façon imparfaite car la *cronique* narre les progrès du christianisme et de la civilisation : le passé n'est que l'image imparfaite du présent. Philippe le Bon apparaîtrait donc comme ayant dépassé l'esprit de vengeance, comme un homme de paix et de conciliation (les rapports avec la France quand l'œuvre est présentée au duc sont en effet meilleurs). A moins que l'auteur de *Perceforest* n'ait pensé que ce meurtre pouvait avoir lieu, en écho peut-être aux craintes permanentes du roi de France d'être empoisonné ? A moins encore que le meurtre carnavalesque perpétré par Passelion, enfant de deux ans, ne serve à transposer sur le mode imaginaire un meurtre dont l'auteur sait qu'il n'est plus de saison sur le plan politique (même si sur le plan fantasmatique la blessure causée par le meurtre de Montereau n'est pas refermée²⁹).

Une autre hypothèse, à mon avis préférable, peut être avancée à partir de la présence de l'arbalète (que le texte nomme aussi *arc*). Merveilleuse, puisque Passelion est né avec elle et qu'elle est faite de « char nerveuse » (l. IV, p. 160), cette arme surprend aussi car c'est une arme habituellement peu valorisée. Certes le caractère carnavalesque de la scène peut expliquer sa présence, qui contribue à priver la fin du tyran de tout héroïsme. Cependant la double dénomination de l'objet (*arc*, *arbaleste*) permet qu'il soit rapproché à la fois de l'arbalète (ce qui contribue à l'abaissement de Bruyant) et de l'arc, ce qui fait de Passelion, ce bébé né avec un arc dont il ne se sépare pas, un avatar de Cupidon, si fréquent en cette fin de Moyen Âge : Passelion aura pour fonction de repeupler la Bretagne dévastée après les ravages causés par les Romains. Faire de Passelion un Cupidon n'est-ce pas finalement suggérer que le duc de Bourgogne n'aura pas à commettre un crime pour se venger, que l'amour fera le reste : et effectivement Philippe le Bon eut de nombreux bâtards

²⁷ Voir A. T. Hatton, « Archery and chivalry : a noble prejudice », *The Modern Language Review*, t. 35 (1940), p. 40-54. Selon V. Serdon, les conclusions de cet article doivent être nuancées (*Armes du diable : arcs et arbalètes au Moyen Âge*, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 52, note 19). Il n'en demeure pas moins que l'arbalète n'est pas une arme conventionnelle dans les mains d'un Passelion.

²⁸ Voir B. Guinée, *op. cit.*, p. 283.

²⁹ Voir *ibid.*, p. 15.

(comme Passelion), qu'il sut toujours placer habilement et utiliser politiquement³⁰.

Les morts de Darnant, Estonné et Bruyant forment donc un triptyque du livre I au livre IV: autant la vendetta les rend prévisibles, autant la *conjointure* mise en œuvre, très travaillée (et confirmant l'unité de l'œuvre) surprend le lecteur, avec des procédés habiles comme les songes prémonitoires rétrospectifs ou la mise en scène de l'incrédulité. Si dans ces épisodes la *merveille* peut surprendre un lecteur moderne peu familier de la littérature arthurienne, pour le lecteur du XV^e siècle, c'est plutôt du rapport à l'Histoire que vient la surprise: *Perceforest* introduit un troisième meurtre là où il n'en existe que deux. Confirmant l'hypothèse d'un texte du XV^e siècle, où se lit le traumatisme laissé par l'épisode de Montereau, le meurtre d'Estonné, vengé par Passelion, contribuerait à glorifier Philippe le Bon qui sut échapper à la spirale de la vendetta et étendre son pouvoir, non pas en tuant mais en procréant³¹.

³⁰ Voir C. Ferlampin-Acher, *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 356 sq.

³¹ *Perceforest* est traversé par une réflexion sur la sexualité et la procréation : voir C. Ferlampin-Acher, *Perceforest et Zéphir*, p. 391 et suiv.